

frontières », du point de vue éthique – pourrait-on parler d'un droit fondamental? -, puis du point de vue économique, social (flux non contrôlables, menaces sur l'identité et la cohésion sociale), et pratique : la question de la gouvernance des migrations. La seconde partie offre des études régionales, qui permettent de se rendre compte de la possibilité plus ou moins avancée de progresser vers une liberté de circulation des personnes : Europe, Afrique de l'Ouest et Australe, Asie, Mexique et Etats-Unis, Amérique latine. En Europe, les importants investissements technologiques consentis et une rhétorique volontariste ne suffisent pas à définir une politique cohérente vis-à-vis des migrations. C'est pourquoi l'idée d'un droit à la mobilité est tentante, et plus souvent évoquée maintenant dans les débats sur les migrations. L'intérêt de cet ouvrage est de mener une recherche bien construite sur les conditions et les conséquences prévisibles, si c'est possible, de ce principe, pour lui donner un poids de réalité. Deux points sont mis en avant, sur lesquels il faut avancer pour définir des politiques migratoires plus cohérentes avec nos traditions et plus réalistes face à la mondialisation : d'une part, la question du droit à la mobilité comme un droit fondamental, en d'autres termes sa valeur éthique et son articulation à la tradition des droits de l'homme; et, d'autre part, la question de l'indispensable « gouvernance » des migrations qui permettrait d'évoluer de manière réaliste, concertée, vers cette liberté de circulation.

JEAN-MARIE CARRIÈRE

Elie Barnavi

Aujourd'hui, ou peut-être jamais. Pour une paix américaine au Proche-Orient
André Versaille, 2009, 182 p., 16,90 €

Un bilan des échecs au Proche-Orient et de la vanité des conférences de paix entre Israéliens et Palestiniens. L'analyse fine et argumentée des faiblesses arabes dévoile la complexité des contradictions et des stratégies des uns et des autres, au-delà de l'opposition sommaire entre chiïtes et sunnites. Par contre, le parti pris d'Elie Barnavi en faveur d'Israël est patent. Pour s'en tenir à un seul exemple, peut-on justifier le sionisme « qui préconisait la création en Palestine d'un État-nation moderne par le "retour" en masse des Juifs sur leur terre ancestrale » (p. 16), en taisant les recherches de Shlomo Sand sur l'origine du peuple juif? De la société israélienne, l'auteur note seulement que « la faiblesse n'est pas une question de personne, du moins pas seulement; elle est inhérente à son système

politique » (p. 145). Du coup, est tenue pour négligeable la dérive régulière vers l'extrême droite, en Israël, et justifiée sa politique du fait accompli. Relevons enfin la sévérité d'E. Barnavi pour l'Europe, qualifiée à juste titre de « tiroir-caisse privé d'existence politique » (p. 63-64, 152). Pour autant, peut-on sauver Israël malgré lui? Une paix imposée au plus vite par Barack Obama, que l'auteur présente comme la seule solution possible, paraît tout simplement inimaginable, car Israël n'en veut pas.

SYLVAIN URFER

• Économie

Daniel Cohen

La Prospérité du vice. Une introduction (inquiète) à l'économie

Albin Michel, 2009 282 p., 19 €

Splendide ouvrage que cette rétrospective de quelques milliers d'années de vie économique planétaire! Avec comme fil directeur la double question : pourquoi aura-t-il fallu un millénaire à la Chine, si puissante techniquement vers l'an mil, avant d'être de nouveau en mesure d'inquiéter l'Occident? Celui-ci ne fait-il pas courir à l'ensemble de la planète le risque de son propre destin, abîmé dans l'anéantissement de la seconde guerre mondiale? Les réponses sont multiples : elles empruntent aussi bien à l'histoire longue et à la recherche économique contemporaine. À noter, en particulier, une synthèse très réussie de la « loi de Malthus » : à ressources exogènes constantes, l'humanité ne peut pas durablement accroître son niveau de vie moyen. Le sort quotidien des chasseurs-cueilleurs de Nouvelle-Guinée était si peu éloigné de celui d'un esclave romain, d'un serf du Moyen Age, voire d'un ouvrier européen du XIX^e siècle. C'est là que se situerait le secret de la prospérité du vice : en diminuant la population ayant accès aux ressources rares (par les guerres, le manque d'hygiène et des inégalités croissantes), le « vice » permettrait de relâcher la contrainte malthusienne. À noter aussi, un compte rendu élégant des débats entre keynésiens et monétaristes relancés par le krach de l'an dernier. Un ouvrage accessible à (presque) tous, écrit avec brio. Quelques regrets cependant : à propos de la question proprement anthropologique, la « réponse » semble réduite à la perspective de René Girard. Si la violence mimétique est le dernier mot de nos relations humaines, com-